

Petits Meurtres en Vallouise

Nouvelles



Table des matières

| | |
|--|-----|
| En guise d'introduction | 9 |
| Le vieux paquet de chiffons qui changea l'Histoire..... | 13 |
| Vulnerant omnes... .. | 33 |
| Toutes les truites seront détruites..... | 49 |
| Meurtre sur la Blanche | 65 |
| La Condition de Joukovski..... | 77 |
| DSM5 – Le disparu du col de la Temple | 87 |
| Tout le monde l'aimait bien..... | 121 |
| Une trace dans la neige..... | 139 |
| Les auteurs | 169 |

En guise d'introduction...

La soirée s'annonçait heureuse. J'avais invité quelques auteurs de la région au *Glacier Noir*, le restaurant étoilé du Parcher. J'appréciais leurs plumes et leurs imaginations variées. Je souhaitais leur proposer de rédiger des nouvelles qui seraient publiées, au printemps 2016, dans un roman collectif : *Fées, elfes et farfadets de la Vallouise*.

Las... Dès l'entrée du restaurant, l'ambiance empestait la fumée de cigarette et l'alcool fort. Autour de la table, René, Pierre, Marco, Barney, Martine, Jean-Louis, Bernard; Daniel et Olivier affichaient de tristes mines. Ou plutôt des visages dévastés par un mélange improbable de liqueur de mélèze et de Whisky pur malt, et par autre chose encore que je ne comprenais pas.

Impossible d'en tirer quoi que ce soit. Ce fut Alexandre, parfaitement sobre, qui prit la parole :

« Pour rédiger leurs nouvelles respectives, et leur donner la saveur de l'authenticité, nos auteurs ont enquêté sur le terrain. Ce qu'ils ont découvert dépasse l'entendement : sans que cela se sache, la Vallouise semble être devenue la capitale du crime depuis quelques années. »



Joignant le geste à la parole, il pointa du doigt une carte qu'il avait griffonnée à la va-vite sur la nappe : « Ici... Là... Et encore là... Ici aussi... Partout des cadavres et des homicides non élucidés ! La gendarmerie patauge... La presse locale se tait ! »

Je restais abasourdie devant les évidences... La peur était partout, la sécurité nulle part. On nous cachait tout. Mon beau projet prenait l'eau au même rythme que mes auteurs semblaient dans le désespoir et la boisson.

Peste soit de la fatalité ! pensais-je. Ni une, ni deux, je filais à l'épicerie et j'achetais tout ce que la boutique comptait de boissons titrant plus de 20°. Je revins bientôt dans la salle du Glacier Noir et, tapant du poing sur la table, j'obligeais mes auteurs à mettre par écrit ce

qu'ils avaient découverts. La gendarmerie et la presse locale n'avaient qu'à bien se tenir, j'étais décidée à faire éclater la vérité afin que l'ordre et l'harmonie reviennent en Vallouise.

Ce fut, j'en conviens, de rudes journées passées auprès des auteurs à les encourager, à les houspiller, à les aider à garder le cap dans l'écriture de leurs révélations morbides... L'alcool n'arrangeait rien.

Mais ils y arrivèrent.

*

Ce soir, je tiens entre mes mains le manuscrit qui mettra un terme à cette fatalité criminelle qui grangrène la Vallouise.

Le fichier pdf est bouclé.

Je viens de l'envoyer chez l'imprimeur.

Dans quelques jours le livre sera en rayon.

La gendarmerie et la presse locale vont trouver leur maître.

Je ferme la librairie. Il fait nuit. Je rentre chez moi, fière du devoir accompli.

Dans l'obscurité des ruelles de Vallouise, j'ai l'impression qu'une ombre me suit.

Des bruits de pas derrière moi.

J'accélère.

Ils accélèrent.

Je cours.

J'ai peur...

Vulnerant omnes...

Pierre Laurendeau

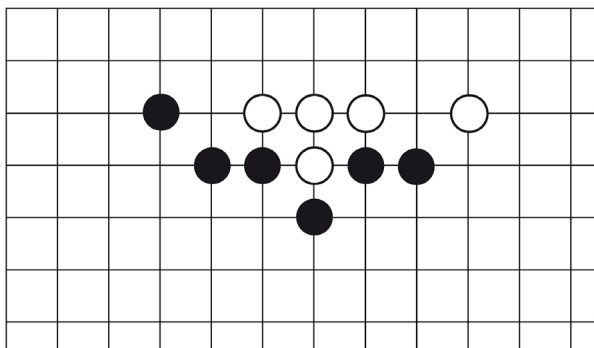


Le «Service des Affaires hallucinées» – naguère piloté par le commandant Stéphane Le Pelletier¹, désormais managé par son ex-adjoint, le lieutenant Fornax devenu commissaire – bruissait d'inactivité. Tel aurait été le verdict peu charitable d'un inspecteur des services internes entrant inopinément dans le loft du XX^e arrondissement de Paris où ce département de la police criminelle a son siège – qui ne figure sur aucun organigramme officiel: Fornax, la moustache en bataille, poussait sur le *goban* ses pions blancs tandis que son adversaire et ami, Jacques Kerver, tentait de protéger ses noirs.

– Ah! ah! on tente un *ashida!* murmura Kerver.

– Plutôt un *arashi*, commenta sobrement Fornax.

1. Cf. Pierre Laurendeau, *Signé Fornax*, éd. Sous la Cape, 2013, p. 149.



La figure dite arashi (« vandalisme ») consiste à forcer le territoire de l'adversaire. Fornax (pions blancs) entre comme une lame dans le territoire en devenant de Kerver (pions noirs).

Dans l'ashida (« la grande nasse »), les pions des deux adversaires sont nettement plus imbriqués.

[Cf. Dictionnaire du go, jeudego.org, d'où est extrait cet exemple.]

Jacques Kerver repoussa sa chaise et un soupir qui allait franchir ses lèvres.

– Ce serait Levenson lui-même...

– La reconstitution de la partie tragique montre que la manœuvre de Levenson ne pouvait en aucune façon déboucher sur un *ashida*. Il a donc menti !

Fornax faisait allusion à une sombre affaire criminelle qui passionnait les médias et le public depuis une semaine. On avait retrouvé dans son appartement des

beaux quartiers, clos et verrouillé, le corps d'un champion de go, Romuald Levenson, mort par étouffement : de son gosier on extirpa les 181 «pierres» noires, tandis que les 180 blanches avaient été disposées au sol pour formuler une accusation aussi terrible que péremptoire : «Dietricht m'a tué» (sans fautes d'orthographe). Dietricht, le challenger de Levenson pour le titre de champion d'Europe, avait été son dernier visiteur, il fut facile de le prouver ; les deux hommes se détestaient, ce qui ne les empêchait nullement de jouer ensemble chaque jour. Dietricht, arrêté, admit la visite mais nia le crime. Bien entendu, tout l'accusait. L'enquête fut rondement menée par le commissaire Briscard et le suspect écroué.

Fornax, ne croyant pas à la culpabilité de Dietricht, décida de reprendre l'investigation avec l'appui du discret Kerver, amateur de go tout comme lui. Levenson notait scrupuleusement dans un carnet le déroulement des parties qu'il jouait contre Dietricht. La dernière, inachevée, prouvait donc une tricherie du champion en titre. Fornax et Kerver, en rejouant les parties sur un an, remarquèrent d'autres infractions, minimes, mais suffisantes pour justifier une radiation de la Fédération française de Go. Levenson était un truqueur et Dietricht, qui le savait, allait le dénoncer aux instances nationales. D'où suicide, d'où vengeance.

*

Tandis qu'il sirotait un lait orgeat à la terrasse du «Petit Pépère du Peuple», son bistrot favori, en compagnie de Kerver et de Marguerite, sa douce compagne, Fornax fut interrompu dans ses explications criminalo-goïstes par un bourdonnement térébrant.

– Ton allôphone, mon chéri, susurra la belle.

Fornax avait depuis peu sacrifié à la modernité et acquis une phablette d'une marque renommée, dont il maîtrisait assez mal les comportements disruptifs.

– Allô?

– Tu le tiens à l'envers, mon sucre d'orge, murmura la douce, tout en rectifiant par un basculement de 180° la position de l'appareil.

Pendant le mi-logue, les sourcils de l'inspecteur en retranscrivirent l'essentiel en langage des signes à l'intention de Kerver: «*Meurtre mystérieux en Vallouise, une librairie retrouvée étranglée dans sa boutique close*» traduisit le providentiel polyglotte à l'intention de Marguerite.

*

Ce long prologue explique pourquoi, le lendemain matin, Fornax et Marguerite patientaient à la gare d'Oulx (Italie) en attente d'une navette pour Briançon qui tardait à venir. Au bout d'une demi-heure, ils s'enquirent auprès du guichetier :

– *Ma che! la navetta* pour Briançon? *È partito* il y a *un'ora!*

De réputation, cette navette se montrait capricieuse et fantasque, voire évanescente. Notre duo francophone se dirigea vers le bâtiment des *carabinieri*, sis face à la gare. Un *comandante* les reçut fort civilement et mit à leur disposition une Fiat 500 avec chauffeur jusqu'à Briançon. Là, le capitaine Olivier, un grand gaillard au regard franc et à la poignée de main solide, les prit en charge dans la fourgonnette de service et ils se dirigèrent illico vers le lieu du crime, distant d'une trentaine de kilomètres. Tout en conduisant d'une main alerte, le capitaine résuma l'affaire à l'intention de ses passagers :

– Christiane Coquillat-Roux a été retrouvée étranglée dans sa librairie hier, à 15 h 23, par sa collaboratrice, Virginie. En saison basse, la boutique n'ouvre que le matin, surtout pour la presse. Nous avons reconstitué l'emploi du temps de la victime jusqu'à 14 h 55 et, accessoirement, celui du témoin jusqu'à l'heure de la découverte...

Fornax l'interrompt :

– Diantre, quelle précision !

– La caméra de surveillance a été débranchée à 14 h 55 et, jusqu'à la dernière minute de son fonctionnement, on voit la victime bien vivante et très active... Par ailleurs, nos enquêteurs ont analysé la cordelette qui a servi à étrangler la commerçante : une Béal jaune de 6 mm, utilisée couramment par les alpinistes pour leurs machards.

– Plaît-il ? s'interloqua l'inspecteur.

– Un nœud autobloquant pour la sécurité en rappel, expliqua le capitaine Olivier.

– Ah oui, souviens-toi! s'exclama Marguerite: dans la paroi du Ponteil, lors du tragique concert du quatuor Vertige².

– Une cordelette très résistante et suffisamment fine pour être utilisée comme arme d'étranglement. L'agresseur l'a surprise alors qu'elle débballait un carton du dernier goncourt, *Qui va là?* de Guillaume Lévy.

– La littérature est souvent criminelle, murmura Fornax, songeant à cette terrible affaire des libraires assassinés sur des piles de prix littéraires³.

– Sauf que, dans notre cas, le criminel n'est guère littéraire.

Tout en passant une vitesse, le capitaine Olivier parvint à extraire de sa poche la photocopie d'un message anonyme, composé de mots découpés et collés sur une feuille A4, message retrouvé près de la victime.

– Le plus étrange de l'affaire – et c'est pour cela que nous avons fait appel à vous, Monsieur le Commissaire: le local était clos de l'intérieur; aucune trace d'effraction n'a été relevée.

Tout en devisant, la Kangoo bleu marine était parvenue à l'entrée de la vallée, délaissant la petite ville de L'Argentière et son passé industriel pour pénétrer au cœur du massif qui, en ce début d'octobre, se parait des

2. Cf Pierre Laurendeau, *op. cit.*, p. 97.

3. *Ibid.*, p. 147.

couleurs automnales, comme le remarqua la sensible Marguerite (tout en dégustant l'anacolithe du début de paragraphe). Bientôt apparurent la montagne des Bans et son voisin, le bon pic bien nommé, les deux gentiment saupoudrés de sucre glace comme une pimpante pâtisserie de dimanche matin. Mais Fornax n'avait cure du paysage, il scrutait d'un œil acéré le message anonyme et orthographico-bancal; il marmonna: «Hum... du clarendon corps 36 apparié à du frutiger corps 48, singulier mélange!»



La place centrale du village de Vallouise grouillait de monde: voisins, amis pleurant la chère disparue aimée de tous; officiels et officiers mesurant gravement

d'hypothétiques cheminements criminels ou repoussant avec ménagement un public tout disposé à compatir. Virginie, la collaboratrice de la libraire, était assise sur un banc, le long de l'église, se mettant de facto sous la protection d'Étienne, premier diacre et martyr de l'Église chrétienne, dont la peinture murale passablement défraîchie la surplombait.

Tandis que Marguerite se dirigeait vers la jeune femme pour la consoler, Fornax pénétrait dans le lieu du crime dont les récentes parutions (*Comment vivre l'hiver en bonne santé?*; *Hannibal est passé par ici*; *La Kabbale dévoilée* – sous-titre: *pour vivre heureux, vivons kashers*) jonchaient le sol, témoignant que la libraire n'avait pas eu le temps de les disposer avantageusement sur les rayonnages mais s'était copieusement débattue sur eux.

Le corps de la morte, affalé depuis la veille (on n'avait pas osé le bouger avant la venue de Fornax), ne rendait pas hommage à la vivante: une langue affreuse cherchant à coller un timbre inexistant sur une lettre chimérique; un teint de cire; une peau marbrée; des yeux révulsés à la Marty Feldman. Une jupe retroussée par le glissement au sol laissait deviner un bas de soie sommé d'une mignonne tulipe rouge. Mais la rigidité de la cuisse ne laissait guère l'imagination de Fornax vagabonder en des saisons fleuries. Un détail, toutefois, retint son attention: le doigt de la main droite de la défunte libraire se crispait, comme en une accusation

Une trace dans la neige

Olivier Joseph



« *A mes enfens aprends sy tu est Sage car se vaut
Mieux science que heritage. L'heritage te
manquera est la science te nourrira
Apprens de tous gens Sçavants et enseigne
les ignarens et dieu ten donnera la
Recompense fait par moy Eymard* »

*

– Les montagnes, maître Saurin, je veux gravir les plus hautes montagnes pour observer les fleurs !

La voix de l'enfant était emportée par la Lombarde. Le vent, descendu en trombe du Montgenèvre, n'avait rien perdu de sa vigueur. Il semblait même revigoré en débouchant des falaises bordant la Durance. Les paquets de neige qu'il charriait s'abattaient avec violence sur les cavaliers. Cramponnés à leurs selles, ils résistaient tant bien que mal à leurs assauts désordonnés.

Mais l'enfant n'y prêtait aucune attention. Depuis deux jours, il questionnait sans répit l'apothicaire de Colmars. La tempête de neige qui s'était levée alors qu'ils approchaient de Saint-Crépin, n'avait pas freiné son ardeur.

Devant eux, à peine visibles dans les dernières lueurs de la nuit, leurs compagnons étaient préoccupés. Un pont-levis relevé et une porte de mélèze barraient le pont de Gamouret, unique entrée dans la Vallouise.

Le plus petit des deux s'époumonait en vain à travers l'écharpe qui lui mangeait le visage :

– Commissaire Laurendeau, marquis du Ponteil... Ouvrez au nom du Roi !

– Les ordres du maréchal de Berwick sont formels, Monseigneur. Nous n'ouvrirons pas le pont avant le lever du jour, répondait invariablement une voix zozotante tapie derrière la porte.

– Par ma foi, enrageait le commissaire, vous tâterez la paille de la Bastille, sous peu !

Le policier fut interrompu par le dernier cavalier.

– Rossignol ! Sperit Rossignol, fils d'Anselme, ouvre cette porte à ton capitaine. Nous sommes en service commandé pour le Roi. Nous nous rendons chez l'apothicaire Alliey.

– Connaissez-vous cet homme ? s'enquit le marquis du Ponteil. Il lui en coûtera de s'opposer à un commissaire en mission extraordinaire !

– Ce chuintement est unique dans le bailliage de Briançon ; son propriétaire se nomme Sperit Rossignol,

un des plus vaillant soldat des milices que j'ai l'honneur de commander. Monsieur le Commissaire, j'implore votre clémence à son endroit. Ses talents de chasseur sont utiles aux généraux qui conduisent la guerre dans les Alpes.

La porte s'ouvrit enfin et le pont-levis s'abaissa. Le commissaire Laurendeau grommelait. Les hommes de guet accueillirent le capitaine Daniel-André Bourcet familièrement, mais la troupe ne s'attarda pas. La mission commandait de rejoindre dans les plus brefs délais la maison de l'apothicaire de Ville Vallouise.

La neige s'accumulait sous l'effet du vent. Elle rendait la progression des chevaux malaisée. Mais cela ne contrariait pas l'enfant. Il poursuivait son feu roulant de questions. Les deux dernières heures du périple virent la plus extraordinaire discussion qui se tint jamais sur les sentiers de la Vallouise. Il y fut question des suppositions de Nicolas-Claude Fabri de Peiresc. Au commencement du siècle dernier, le savant envisageait que les chaînes des Alpes, disposées du Levant au Ponant, aient été façonnées par le vent.

– Mais il faut y discerner une défense subtile du mouvement de la Terre sur elle-même, à une époque où il était fort risqué de se prononcer ouvertement en faveur des thèses de Galileo Galilei. Car, savez-vous, jeune Bourcet, que Peiresc était un ami intime du savant florentin injustement condamné par la Sainte Inquisition ?

– Cela, je ne le savais point, maître Saurin ! hurla l'enfant pour couvrir les bourrasques. Mais, monsieur de Peiresc avait-il raison ? Est-ce ainsi que les Alpes sont nées ? Sont elles plus anciennes que le Déluge ? Cela je peux en convenir, car il existe au col du Séguret, dans la vallée d'Oulx, des glaces toutes bleues qui datent du Déluge selon ce qu'en dit mon papa. Or, selon les Écritures, les montagnes existaient avant les glacières...

– Ne vous emballez pas, mon garçon ! poursuit en riant l'apothicaire, avant de reprendre son souffle pour se faire entendre. Et observez que de nombreuses chaînes des Alpes ne sont pas distribuées du Levant au Ponant, ce qui contrarie assurément les idées du savant provençal. Ma connaissance des montagnes m'incline à imaginer un puissant soulèvement dont les couches de rochers parallèles et penchés seraient les témoins...

DES ALLIGNEMENTS PARALLELES

DES plus GRANDES MONTAGNES
et des plus longues et de leur suite du
Levant au ponant ensemble
du rang et de l'affleurement des
trachants les uns sur les autres et de
ceux au delà de la pente d'entre.

*Mémoire de Peiresc sur la formation des montagnes.
(Bibliothèque Inguimbertaine, Carpentras)*

Le passage du pont sur la rivière du Gy, dans un tourbillon de flocons furieux, mit un terme aux échanges de l'apothicaire et de l'enfant. La maison de son confrère Alliey était la première à main gauche. À peine approchèrent-ils des arcades de la bâtisse qu'une porte s'ouvrit sur un homme en robe de chambre et perruque.

– Enfin ! Enfin... Vous êtes ponctuel, capitaine Bourcet : “*Aux premières lueurs du jour, samedi le 25^e de janvier*” écriviez-vous dans votre billet ! Mon Dieu, mais dans quel état êtes-vous ? Et votre fils ? Mon petit, mais tu dois être transi et affamé ! Allons ! Allons, descendez de vos montures et entrez dans ma cuisine. Un chocolat chaud vous y attend.

– Ne vous chauffez point les humeurs, maître Alliey. Nous nous portons le mieux du monde. La tempête ne nous importune que depuis Saint-Crépin. Quant à mon fils, il jouit d'une tempérament de fer. Voyez, la neige ne le gêne point pour dissenter des théories de la Terre ! Encore quelques instants et il demandait à notre invité si des hommes existaient avant Adam... Mais peut être devriez-vous vous empresser auprès du marquis du Ponteil ? Je gage qu'il est sur le point de se transformer en bloc de glace...

Un claquement assourdi par la neige interrompt le capitaine Bourcet. Il l'identifia malgré tout, comme le commissaire Laurendeau. D'un même mouvement, ils tournèrent leurs regards vers la droite. Au centre de la

place de Ville Vallouise, un homme s'affaissait doucement, comme porté par les flocons tourbillonnants.

Le capitaine et le policier mirent pieds à terre en un instant et se précipitèrent vers l'infortuné. Ils furent bousculés dans leur mouvement par le hurlement d'une femme sortie comme un ressort de la maison située à leur droite.

– Regardez, il s'est tué !

*

Deux jours plus tôt, le 23 janvier 1710, maître Saurin n'envisageait pas de franchir les cols d'Allos et de Vars pour se rendre en Vallouise. En ouvrant sa boutique de la rue Basse, nichée entre l'ombre des remparts de Colmars et le méandre du Verdon, il songeait qu'il lui fallait en laisser la conduite à son fils pour la matinée, et piquer des deux vers Thorame Lhaute. Il devait assister, chez le notaire Arnaud, à la vente d'un terre qui lui avait été donnée par un malade en paiement de médicaments. En ces temps de mauvaises récoltes, de disette, de guerre et d'impôts accablants, l'argent se faisait rare. Alors on le réglait en nature... Mais il fallait aussitôt vendre à bon prix ces terres afin de récupérer la juste valeur des potions et des onguents prescrits.

Un cavalier arrivé dans son dos l'interpella :

– Monsieur le maire et premier consul de Colmars ?

Jean Saurin revint brusquement à la réalité : depuis quelques semaines, il était effectivement le premier

consul de Colmars ! Proposé parmi trois autres chefs de famille par le premier consul de l'année écoulée, les assistants au conseil général de la communauté l'avaient élu à la *ballote des voix*. Il ne l'avait pas souhaité et il ne comprenait guère la raison pour laquelle on lui avait confié cette charge ; d'autres que lui étaient assurément plus à même d'en remplir les obligations. Peut-être se souvenait-on qu'il avait été un *baile* apprécié, en 1684, et qu'il avait alors représenté l'autorité du roi pour une année entière, avec fermeté et habileté. Mais, au sortir du dramatique hiver de 1709, alors que, de surcroît, l'armée des Alpes avait abandonné piteusement les vallées d'outre-*monts* et qu'elle peinait à tenir ses posi-

Le sieur Jovand maître procureur Consul a nommé pour son
maître et Consule a sa place un autre Jovand n'ont pas
leur Saurin ni app. e autre Jovand maître procureur
Sour s'pe approuvé par le Consul e après les
aprobés a s'pe p'vanda e la balote Cons au Regl'm
e La Cons. et la balote faite Jean Saurin ni app. e s'pe
fait Consul

Élection de Jean Saurin à la fonction de premier consul de Colmars.
(Archives Départementales des Alpes de Haute-Provence)

Saurin maître

Signature de maître Saurin en 1710, lors de son consulat.
(Archives Départementales des Alpes de Haute-Provence)

tions sur les crêtes et les cols, la fonction de premier consul n'était plus un honneur. C'était une charge empoisonnée.

– Monsieur le premier consul Saurin. Je suis le commissaire Laurendeau, marquis du Ponteil, en charge des affaires extraordinaires au Grand Châtelet. Au nom du Roi, nous requérons sans délais votre présence à Ville Vallouise.

Jean Saurin voulut protester qu'il avait à préparer la mise aux enchères de la trésorerie consulaire. Que les réquisitions du gouverneur de Colmars, aux fins de nourrir le bataillon de Tirache et les compagnies du régiment de Flandres, exigeaient sa présence quotidienne. Le petit homme, habillé de noir comme l'étaient les commissaires du Grand Châtelet, coiffé d'une perruque à la mode mais poussiéreuse et installée de travers sous son tricorne, affublé de bésicles embuées, ne lui en laissa pas le temps.

– Mes deux compagnons et moi-même allons nous restaurer et nous reposer quelques instants dans votre demeure. Dans une heure, nous serons partis. Allez donc seller votre monture incontinent !

Ce fut alors que Jean Saurin découvrit deux autres cavaliers qui débouchaient à l'angle de la ruelle. Un homme d'âge mûr, au visage buriné par le soleil, le salua en silence. À ses côtés, un enfant, à peine sorti des jupes de sa mère, arborait un sourire joyeux.

– Pierre-Joseph Bourcet, lança le garçon, tambour dans la compagnie franche de monsieur mon Papa, aux milices du Briançonnais ! Nous venons en droite ligne de Marseille. Nous n'avons guère dormi depuis quatre jours et j'ai une faim de loup !

Surpris, et désorienté, par ces apparitions soudaines et ces ordres impérieux, maître Saurin pria son épouse de rassasier les cavaliers avant de courir à l'écurie, rue de l'Enfant-Jésus, pour y préparer sa *cavale*, tout en donnant des ordres confus au lieutenant de ville afin qu'il avertisse ses trois confrères consuls de suppléer à son absence.

Jean Saurin m^{re} app^{re} un cheval

En 1710, maître Saurin possède un cheval. Plus tard, la vieille venue, il ne possèdera qu'une bourrisque. (Archives Départementales des Alpes de Haute-Provence)

L'heure ne s'était pas écoulée lorsque les cavaliers quittèrent Colmars.

Le voyage fut pénible. Il fallait sans cesse accéder aux exigences du commissaire et presser l'allure. Quant aux villages et aux vallées traversés, ils ne réservaient pas aux voyageurs leurs plus beaux atours. Partout, la guerre s'était installée. Partout des hommes armés guettaient les passants pour les contrôler sans ménagement.

Au moins, ne furent-ils pas gênés par la neige, tombée parcimonieusement cette année.

.....
Sous la Cape – Éditions Deleatur
Le Ponteil – 05310 CHAMPCELLA

Librairie-Presses Mot à Mots
La Place – 05290 VALLOUISE

ISBN 978-2-86807-306-8

Imprimé en Europe

Dépôt légal : mai 2016